



L'Enfant endormi

de Yasmine Kassari

Fiche technique

Belgique/France/Maroc
- 2004 - 1h35

Réalisation & scénario :
Yasmine Kassari

Image :
Yorgos Arvanitis

Montage :
Susana Rossberg

Musique :
Armand Amar

Interprètes :
Rachida Brakni
(Halima)
Mounia Osfour
(Zeinab)
Aïssa Abdessamie
(Amziane)



Résumé

Dans un village du nord-est du Maroc contemporain, le mariage de Zeinab ne ressemble guère à une fête, son époux ayant décidé, avec d'autres, de partir dès le lendemain matin pour l'Espagne dans la clandestinité. Pour eux, il n'y a plus rien à faire au village. Quelque temps plus tard, Zeinab comprend qu'elle est enceinte. Dans l'attente du retour de son mari et sous la pression de la mère de ce dernier, elle fait endormir son foetus. Le temps passe et les espoirs d'un retour s'amenuisent de jour en jour...

Critique

En s'inspirant d'une croyance typiquement maghrébine, selon laquelle il est possible d'endormir

un fœtus pour retarder le moment de sa naissance, Yasmine Kassari nous offre un film non seulement puissant, mais qui parle à tout le monde. L'histoire de ces femmes est en effet celle de l'attente de l'amour, celle de la solitude, du courage nécessaire pour la surmonter et pour subsister seul(e). Par sa maîtrise de la dramaturgie et des métaphores, l'auteur suggère en outre la frustration sexuelle de Halima ou la rage de Zeinab avec une belle économie de dialogues.

Le film revêt un aspect mythique, presque mythologique, qui est souligné par l'utilisation du décor de l'Oriental marocain. Des plans somptueux nous montrent des silhouettes tantôt perdues sur des collines arides, tantôt plongées dans une rivière bienfaisante - la terre, l'eau, l'air (avec la tempête), le feu (pour cuisiner ou éclairer) : tous les éléments jouent un rôle, vecteurs

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

de vie, de mort, synonymes de communion ou de lutte. (...)

Arnaud Claes
www.commeaucinema.com

Yasmine Kassari est l'auteur de plusieurs courts métrages et d'un remarquable documentaire sur l'immigration clandestine des travailleurs marocains en Espagne,

Quand les hommes pleurent (2001). La cinéaste belge d'origine marocaine se lance avec **L'Enfant endormi**, son premier long métrage de fiction, dans un genre délicat, parce que beaucoup pratiqué : le portrait de femmes maghrébines.

La raison qui fait qu'elle s'en sort avec les honneurs tient au caractère anti-narratif de son film, qui enregistre aux confins de l'abstraction documentaire une donnée sociologique majeure : celle de l'attente infinie où en sont réduites les femmes laissées au pays par des hommes partis tenter leur chance en Europe.

(...) Cet arrêt artificiel des fonctions physiologiques liées [au statut de femme de Zeinab] est une claire métaphore de la double aliénation subie par les femmes maghrébines, victimes, d'une part, de la misère qui détruit leur foyer et, d'autre part, de la sujétion où les hommes absents continuent néanmoins de les réduire. C'est très exactement cette suspension, du temps et du désir, que filme Yasmine Kassari à travers quelques personnages de prédilection : Zeinab, la mariée abandonnée ; son amie Halima la révoltée, illettrée qui cache une boîte de pilules sous ses draps ; l'ancêtre aveugle qui recourt à toutes les stratégies d'apaise-

ment et de résignation.

Ni la tradition consolatrice, ni l'oppression dont elles sont victimes, ni le subterfuge de la correspondance par cassettes avec leurs hommes (qui donne lieu à quelques belles scènes) n'ont cependant raison de l'étiollement auquel sont condamnées ces femmes, ou du désir sexuel qui refait violemment surface.

L'Enfant endormi n'est pas pour autant un film qui cède à la facilité en abusant du pathos lié à cette situation. Il s'en garde tout au contraire et ressemble au bout du compte à son titre, en s'insinuant dans l'accablement d'un quotidien et d'une solitude dont rien ne semble pouvoir rompre la gangue. Cette incapacité à nouer les fils d'un devenir fictionnel, à enfanter autre chose que le constant empêchement du malheur, est à la fois le mérite et la limite du film.

Jacques Mandelbaum
Le Monde - 28 décembre 2005

On connaissait Yasmine Kassari pour son documentaire sur la vie des immigrés arrivés clandestinement en Europe. **Quand pleurent les hommes** se présente d'emblée comme une enquête au sein de ce que Tahar Benjelloun avait appelé la plus haute des solitudes, où la misère matérielle se doublait de la misère affective et sentimentale. Ce sont des portraits d'hommes arrachés à leur pays, à leur environnement et qui racontent comment ils ont traversé le Détroit au péril de leur vie. Comment surtout ils vivent la

désillusion. (...)

Les hommes pleurent quand ils sont partagés ; une part d'eux-mêmes est absente. Comme une suite à ce scénario implacable, **L'Enfant endormi**, long métrage maroco-belge qui s'inscrit dans un registre de la fiction, du moins dans une approche dictée par la classification institutionnelle. Il se laisse voir comme un retour d'écho, comme un contre-champ du documentaire **Quand les hommes pleurent**. A double titre.

D'abord, dans le jeu de la fiction et du documentaire puisque le film prolonge ce débat dans sa construction même : toute velléité de mise en scène dans **L'Enfant endormi** est vite neutralisée par une irruption du réel dans la temporalité, le jeu des acteurs, le recours au parler quotidien des gens, l'amazigh en particulier.

Contre-champ à un niveau dramaturgique, ensuite, puisque aux femmes absentes dans le film documentaire, répond ici l'absence des hommes. Ils sont les fantômes du hors champ qui hantent le rituel social, les échanges et le corps. Le corps de la femme qui dit cette absence dans sa rhétorique propre à travers les silences de Zeinab ; les regards hors champ de la mère ; les expressions sublimées du désir physique et érotique illustrées par les crises d'hystérie de Halima. Une tentative (appelons-la de nature médiologique) va essayer de se réapproprier cet hors champ. C'est la magnifique séquence du jeu de la caméra vidéo où cet outil magique vient meubler l'absence physique (du mari, du père ou du fils) par la présence symbolique (son image). Tentative vaine puis-

qu'elle débouche sur un échec illustré par un très beau plan où on voit Zeinab de dos face à un écran de la télévision vide, sans image lui renvoyant sa détresse, sa solitude, sa misère affective et qui vient multiplier, amplifier le vide du champ au double sens du mot : le champ cinématographique et le champ agricole, mais aussi comme métaphore du corps de la femme : les trois niveaux d'interprétation du champ souffrent de l'absence masculine.

Ce va-et-vient entre le champ et le hors champ, inutile en somme, se traduit à un niveau cinématographique par la récurrence d'une figure de style filmique, le panoramique horizontal : gauche droite, droite gauche. Le film alterne en effet les plans fixes qui donnent lieu à la mise en place d'une scène courte, très vite suivie d'un panoramique qui neutralise la narration au bénéfice de la description ou plutôt de la monstration. La fiction au bénéfice du réel. L'espace au détriment du temps. Parce que les plans de Kassari sont ceux de l'attente et non de l'action. Un temps féminin comme le décrit Barthes dans *Fragment d'un discours amoureux*. Un temps immobile ou répétitif. Quand Zeinab, avec la complicité de la grand-mère, formidable figure actantielle, la plus sympathique du film, chargée d'émotion, d'humanité et de lucidité (le plus aveugle des personnages n'est pas celui que l'on pense) brave l'interdit et va à la ville la plus proche, prendre une photo, l'envoie à son mari dans l'espoir de faire bouger les choses et donc le récit. Mais la réponse du mari tombe rapidement comme un couperet : il ne

fallait pas partir à la ville. Une injonction qui s'adresse aussi à la caméra. Le récit filmique au risque de se répéter doit s'arrêter.

On ne peut alors qu'envoyer le générique de fin. Reste dans le hors champ comme un souvenir indélébile d'une figure de la rébellion, Halima (magnifique Rachida Brakni) ; celle qui a imité les hommes dans un geste que le film rend bien dans son ambiguïté, partir.

Mohammed Bakrim,
*Président de l'association Aflam
des critiques et journalistes
de cinéma (Maroc)*
Vice président
de la Fédération africaine
de la critique cinématographique

(...) S'il reflète un tant soit peu la troisième position qu'il occupe au palmarès de la 15e édition du Festival de Milan, le cinéma africain a, cependant, suscité un intérêt certain. Grâce, notamment, au succès remporté par le film marocain **L'Enfant endormi**. Sa réalisatrice, Yasmine Kassari, est restée fidèle à la problématique à l'honneur dans **Quand les hommes pleurent**, son premier long métrage. L'œuvre primée à Milan apparaît, en effet, comme le pendant féminin et fictionnel de sa première production qu'elle consacra à des hommes de son pays prix dans l'impasse douloureuse de la clandestinité en Espagne. **L'Enfant endormi** illustre la même mise à nu, la même douleur, l'incompréhension des femmes, leur

esseulement, leur dénuement, leur misère sexuelle. Aux antipodes des raccourcis réducteurs imposés par des visions par trop manichéennes, Yasmine Kassari restitue avec la précision d'une documentariste les situations portées par un énoncé écrit pour décrire la vie de celles que leurs hommes ont abandonnées pour vivre l'expérience amère, quand elle n'est pas tragique, de l'émigration clandestine. Le jury du long métrage de la 15e édition du Festival du cinéma africain, d'Asie et d'Amérique latine a fait l'unanimité. Tant par ses choix que par ses composantes avec à leur tête Wole Soyinka. Prix Nobel de la littérature en 1986, cet auteur nigérian est considéré comme l'un des meilleurs écrivains africains tant par la qualité que par la diversité de ses créations qui touchent le roman, les pièces de théâtre et l'essai littéraire. (...)

De Abdelhakim Meziani,
*Extrait du quotidien algérien d'information
Nouvelle République - 19 avril 2005*

Entretien avec la réalisatrice

D'où vient cette légende de l'enfant endormi ?

En fait, j'ai emprunté un mythe qui existe depuis la nuit des temps, notamment au Maghreb. Ce mythe m'intéressait dans la mesure où il est porteur de sens par rapport à ce que je voulais raconter. Ce qui m'intéresse ce n'est pas du tout une lecture sociologique ou anthropologique de ce mythe, mais son contenu métaphorique.

En quoi consiste ce mythe ?

L'endormissement du fœtus (le raged) consiste à endormir, par voie de sorcellerie blanche, un enfant dont la mère ne souhaite pas la naissance immédiate. Soit parce qu'elle a trop d'enfants et veut retarder l'arrivée du suivant. Soit parce qu'elle est veuve ou répudiée et pas encore remariée. Soit parce que son mari a émigré à l'étranger et qu'elle veut attendre son retour pour mettre son enfant au monde, comme c'est le cas dans le film, etc. L'endormissement se fait à la connaissance de tous les gens concernés. Il ne pose de problème à personne. Les hommes y adhèrent autant que les femmes. On y croit.

As-tu fait ce film pour parler du statut de la femme dans les régions agraires du Maroc ?

Pas du tout. Je ne suis jamais partie d'une revendication pour écrire un scénario ou pour faire

un film. Cela vient d'envies plus profondes. Ce film met en avant des personnages de femmes, mais, avant de parler de ces femmes, j'avais fait un film qui parle des hommes, **Quand les hommes pleurent**. Je ne crois pas que **L'enfant endormi** est un film plus centré sur les femmes que sur les hommes. En fait, les hommes existent ici par la force de leur absence. Ils sont en permanence dans le hors-champ. J'ai fait ce film pour parler d'états de choses, d'états de corps qui concernent autant l'homme que la femme.

Tu es attachée à cette région de l'Oriental, au Nord-Est du Maroc, où tu as situé l'action ?

C'est une région que je connais bien. J'ai été en vacances près de la rivière du film quand j'étais petite, jusqu'à l'âge de neuf ans. C'est là que j'ai entendu parler pour la première fois du mythe de l'enfant endormi. Aujourd'hui encore, dans la région, on continue à «endormir» comme on le montre dans le film. On y croit dur comme fer.

Yasmine Kassari
Cinergie N°89

La réalisatrice

Après deux années d'études de médecine à Paris, Yasmine Kassari décide de se consacrer au cinéma. Elle s'inscrit donc à l'INSAS, école de cinéma qui se trouve à Bruxelles.

Parallèlement à l'INSAS, elle travaille dans une société de production. En 1994, elle réalise son premier court métrage, **Le feutre noir**. En 1995 et 2000, elle réalise **Chiens errants** et **Linda et Nadia**, deux courts métrages de fiction. En 2002, elle réalise **Quand les hommes pleurent**, documentaire sur l'immigration clandestine des travailleurs marocains en Espagne. **L'enfant endormi**, réalisé en 2004, est son premier long métrage de fiction.

www.commeaucinema.com

Filmographie

Documentaire :

Quand les hommes pleurent 2002

Courts métrages :

Le feutre noir 1994

Chiens errants 1995

Linda et Nadia 2000

Long métrage :

L'enfant endormi 2004

Documents disponibles au France

Revue de presse importante

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com